

caux nécessaires, vous emploieriez les moyens suivants : Prenez un vomitif ou un purgatif, avec un bain chaud pour détendre les nerfs et quelque calmant une fois tous les quatre heures. Si le trismus ne cède pas à ce traitement, prenez des injections additionnées d'une espèce de thé d'ipécacuanha avec du laudanum dans la proportion d'une demi-once à une once.

Contre les panaris

Procurez-vous des racines de clajoux (iris versi colore) et de la moutarde de première qualité ; prenez une poignée de chacune de ces substances, faites bouillir en vase clos avec une chopine de saindoux ; coulez à travers un linge, ajoutez quatre cuillerées à thé de goudron et faites bouillir à petit feu. Vous aurez ainsi un onguent que vous appliquerez sur le panaris jusqu'à ce qu'il aboutisse. Lorsque le panaris est abouti vous ajoutez de la cire et de la résine et vous composez ainsi une emplâtre qui appliquée sur le doigt malade amène une prompte guérison, et sans cela sans avoir à craindre la perte des phalanges du doigt.

L'iris de nos jardins bouillie sur un feu doux, additionnée d'un peu de farine, pour en faire un cataplasme, est encore un remède sûr et efficace.

On dit que la racine d'ellebore bleue est aussi un remède très-efficace.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

VI

La panthère noire  
(Suite.)

Vous lui avez dit de vivre : et alors, apportant avec elle toute la fortune de ses pères, elle a fui le pays où elle a failli mourir, et vous a suivi dans votre froide patrie. Vous m'avez parlé un jour des motifs de convenances qui ne permettent pas toujours aux hommes de choisir pour compagne la femme qu'ils préfèrent : les Indiens de Java ne connaissent pas ces subtilités ; quand des obstacles les arrêtent, ils les brisent. Jaguarita a compté sur la promesse de celui qui s'est dévoué pour la sauver, et elle attend...

— Et, murmurait Mortagne, si en parlant ainsi j'avais été inconsideré ;... si j'avais été guidé seulement par le désir de vous arracher d'un pays où vous étiez condamnée à mort, de relever votre courage abattu, et, en un mot, de vous donner la force de vivre ?

Par un mouvement prompt comme l'éclair, elle s'éloigna de lui.

— Vous, être faux ! s'écria-t-elle, et les yeux enflammés. Mais alors, que serais-je venu faire dans votre pays glacé ? Il fallait me laisser mourir là-bas... si j'étais certaine que...

Elle s'arrêta, et éleva sa petite main dont les doigts étaient fortement crispés.

— Vous me tueriez Jaguarita ? dit Rodolphe, d'un air dédaigneux.

— Non, répondit-elle ; mais je la tuerais, elle, celle que vous aimez.

Mortagne ne rit plus ; son front se chargea tout à coup de sombres pensées, et, se jetant sur une pile de coussins, il fit signe à l'Indienne de s'asseoir sur le sofa.

— Et, supposons, dit-il d'un ton dégagé, qu'un fait comme celui dont il est question se réalise, quel sort vous réserveriez-vous, à vous ?

— Celui-ci.

Et entr'ouvrant les plis de sa robe de mousseline, elle prit un petit flacon de cristal qui était suspendu à son cou par une chaîne d'or.

— Vous êtes folle ! dit Mortagne ; c'est du poison de l'upas !

— Oui, répliqua-t-elle, un poison que mes compatriotes recueillent au risque de leur vie. C'est la sève de cet arbre sous lequel tout meurt ; son ombre seule tue jusqu'aux serpents les plus venimeux.

— Allons, se dit intérieurement Rodolphe, je me suis fourré là dans un bel embarras ! Pour une fois que j'ai voulu faire le bien avec désintéressement, cela m'a singulièrement réussi ! — mais qui aurait cru aussi que cette Javanaise, dont j'avais pensé faire une servante, ou quelque chose comme cela, aurait jamais eu de pareilles prétentions !

— Mais, ajouta-t-il, en voyant Jaguarita qui faisait briller le flacon à la lumière, il y a un remède, à ce poison.

— Oui, répliqua-t-elle, un seul, et vous l'avez là !

Elle indiqua une bague, que Mortagne portait à l'un des doigts de la main gauche.

Dans cette bague était enchassée une petite pierre unie et d'un bleu pâle.

C'était le célèbre bezoar, une pierre bien connue dans l'île de Java, comme le seul talisman contre le terrible poison de l'upas.

Pour cela, il suffisait de faire disoudre cette pierre dans de l'eau.

— C'est le présent que je vous fis, continua Jaguarita, lorsque je montai à bord du navire qui allait vous emporter. Vous m'avez sauvée, vous dis-je, vous ne voulez pas me laisser dans cette île où je suis condamnée, je ne vous quitterai plus ; et, fidèle à l'éducation et aux principes que j'ai reçus au milieu d'un peuple où votre Dieu n'est point connu, j'ajoutai, en vous montrant ce flacon : " Le poison est à moi, à vous de garder l'antidote. Si jamais je bois ce poison, ce sera lorsque vous serez présent, et il ne dépendra que de vous que je vive ou que je meure.

Mortagne rit, mais d'un rire forcé. Il voulut lui prendre la main mais il la laissa retomber, en voyant qu'elle était froide comme la glace.

Il se leva précipitamment.

— Voilà longtemps que vous êtes seule, dit-il, et la solitude est mauvaise conseillère, surtout pour vous, dont l'imagination ne peut concevoir comment et pourquoi un Européen n'est pas libre d'agir comme s'il était dans les bois de la Malaisie. Il faudra que je trouve quelqu'un pour vous tenir compagnie.

— J'ai Salek, répliqua l'Indienne brusquement.

Et elle étendit le bras vers un coin éloigné de l'appartement où, au milieu de la demi-obscurité produite par les plis des rideaux, brillaient les yeux d'un animal à moitié caché.

Les prunelles de ses yeux qui étincelaient comme deux émeraudes étaient fixes et immobiles, guettant chaque mouvement, chaque regard de la jeune Javanaise.

— Salek ! dit Mortagne, d'un ton dédaigneux ; c'est au moins, un ami fidèle.

— Salek m'aime, répondit Jaguarita, et voilà pourquoi moi aussi je l'aime.

— Vous devriez la tenir enfermée dans sa cage, dit Rodolphe ; vous ne vous exposeriez pas ainsi à de déplorables accidents.

— Salek me connaît et ne touchera jamais qu'à ceux que je désignerai à sa vengeance.

Mortagne, qui avait pris dans ses mains la pipe d'ambre que la Javanaise se plaisait à fumer, la jeta sur le tapis avec colère.

— C'est pire que de la folie ! dit-il, j'ai beaucoup à faire demain, et j'ai besoin d'avoir l'esprit calme ; je vous reverrai bientôt.

Il traversa l'appartement précipitamment, et, avant qu'elle pût le retenir, il souleva la tapisserie et sortit.

Jaguarita, les bras étendus, resta immobile comme une statue, et les yeux rivés sur l'endroit par où Mortagne avait si soudainement disparu.

— Kalu s'est trompé, dit-elle. Il est sincère... — Il est faux !

Ces trois mots frappèrent son oreille comme le sifflement d'un serpent.

Elle se retourna.

Kalu, l'Indien, était derrière elle.

Il avait les bras croisés sur sa poitrine, et dans le regard qu'il fixait sur elle, brillait un feu sombre et haineux.

Pendant ce moment, ces deux êtres étranges se regardèrent en silence.

Jaguarita fut la première qui prit la parole.

— Tu mens ! dit-elle, tu mens ! et cela dans un but égoïste et que je ne connais pas ! Tu hais cet homme. Je le sais, je le